

Emanuelle delle Piane

---

Pièces

*Les Enfants de la pleine lune*

*Amours chagrines  
ou L'École de la vitesse*

*La Monstre*

*Adagio*

*À-Dieu-vat*



---

*Théâtre en camPoche*  
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »  
dirigée par Philippe Morand  
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Ce livre de poche paraît avec l'aide de  
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

**prohelvetia**

« Pièces »,  
deux cent quatre-vingt-deuxième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le quinzième de la collection « Théâtre en camPoche »,  
a été réalisé avec la collaboration  
de Marie-Claude Schoendorff  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Marcel Schüpbach  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 2-88241-281-2  
Tous droits réservés  
© 2010 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

## PRÉFACE

*Tu oses, Emanuelle...*

*Tu oses les mots qui écorchent. Qui suintent. Tu oses gratter les plaies de la vie.*

*Tu oses dire les existences piétinées. L'innocence saccagée. Tu oses traiter des sujets qui piègent, qui pourraient dévaler vers de scabreux versants... Tu n'occultes pas. Tu oses. Mais tu transposes. Singulièrement. Subtilement. Magnifiquement.*

*« Attention, dangereux de grandir ! » dis-tu. Certes... comment raccommode une enfance trouée... comment réparer ? Tu t'es dotée pour cela d'outils puissants. Tu affûtes ta langue comme on aiguise sa lame. Paroles pointues. Acérées. Effilées. Trempées dans la vie qui brûle. Qui consume parfois. Ou qui forge une vraie personnalité. En créant des armes solides contre l'adversité. Mots – silex qui se frottent pour mieux nous embraser.*

*Point de pathos, cependant. Élaguer. Dépouiller une langue comme on se déleste du superflu. Comme on se dévêtit pour vraiment se mettre à nu. Et quand le récit se taille au scalpel, pas étonnant que le sang coule... épanchement d'émotions, de constats intimes, pour mieux fluidifier ta vie. Pour déboucher les non-dits.*

*Nommer la douleur, la peur, la trahison, le mensonge... cela les rend-il moins indomptables... plus intégrables ? Peut-être... Aérer les couloirs souterrains de l'être. Offrir un soupirail aux paroles blotties dans les caves de nos vies. Car tu proposes toujours une fenêtre à nos interprétations. Pour prolonger le regard. Une fenêtre d'où l'on a le choix « selon l'humeur du temps » de se jeter... ou de s'envoler « vers quelque chose de plus gai ». À nous de voir. De répondre à l'invitation des mots de grimper sur leurs ailes. Itinéraire saisissant dans une langue qui griffe ou déride. Caresse ou gifle. Selon la plume que tu choisis pour croquer des portraits de vie dans ce qu'elle a de plus piquant, de plus abrasif, de plus mordant parfois. De plus tendre aussi. De plus humain toujours.*

*Tu aimes secouer, Emanuelle. Verser de l'acide sur la plaque de cuivre. Attaquer le vernis pour creuser des silhouettes, décaper nos certitudes. Nous rappeler que rien n'est lisse. Que sous la surface il y a des ampleurs insoupçonnées... Tu sembles poser tes grands yeux sans relâche sur tes congénères, avide traqueuse de vie, que tu recycleras plus tard en une scène, une « dramulette », un « dramuscule », une « pièce cruelle », un scénario, une nouvelle...*

*Il y a de l'enfance, bien sûr... comment faire sans elle...*

*Dans La Monstre et Les Enfants de la pleine lune il est des enfants déjà échoués sur les plages de leurs bien courtes vies. Trop vite grandi. Il est de l'enfance qui se défraîchit. Qui se manipule. Se désarticule. De l'enfance mutilée derrière des portes verrouillées. Des enfants gobeurs... à force d'être gobés. Qui croient qu'on joue au chien quand on les tient en laisse. Et à qui l'on fait prendre le tonnerre pour la guerre.*

*Il est de l'enfance qu'on abuse... mais qui se venge aussi. Quand ils en ont trop vu, ce sont eux – les enfants – « qui en font voir »... qui plaquent « les grands » devant leur immaturité. Devant leur irresponsabilité.*

*Il est de l'enfance qui se vole. Qui s'étouffe. Qui s'extirpe. Mais qui se console aussi! Parce que tu ne cesses d'éclairer la Vie. Emanuelle. Et la Vie, ça s'accroche. Même terriblement. « Sans faire exprès ». On ne s'en débarrasse pas si facilement. De la Vie.*

*Et dans la solitude de la création, tu sais le pouvoir magique de l'écriture qui convie un alter ego, un prolongement de soi-même... une sœur, un frère. Un jumeau. Une réplique. Pour se refléter. Pour se réchauffer. Pour s'épancher. Se lécher les plaies... mais attention, pas trop près... pas si près! L'horreur n'a pas de limite quand on ne vous pas appris à conjuguer le verbe aimer. On reproduit. Les outrages. Jusqu'aux derniers. « C'est le syndrome du jeu des filiations »... sacrée saloperie, qui se transmet comme une maladie contagieuse si l'on ne se soigne pas. Dont les effets secondaires minent dangereusement la confiance... jusqu'à s'excuser de vivre. Héritages empoisonnés. Insidieusement perpétués dans les veines des progénitures... qui en prennent parfois pour perpète. Dans le silence. Ou dans la violence. Nos histoires*

*sont bourrées de trous noirs où l'on enfouit nos mémoires. Suffit. DIRE. Laisser les mots se faire la belle. Les mots sont des boucliers contre la cruauté. Des béliers propres à ouvrir une brèche dans nos existences emmurées. Des échappées belles.*

*Il y a la Mort. Aussi. Dans Adagio.*

*Comment composer avec Elle, sinon par facétie. La narguer, pour mieux la regarder en face... peut-être. On se surprend à la tutoyer tant tu nous la rends familière. Quotidienne. Présente, certes. Banale jamais. Tu la tiens à distance. À juste distance. Mais tu lui fais de la place. Une place qu'elle s'octroie de toute façon. Qu'on le veuille ou non... alors, autant l'inviter ! Le décor est brossé. D'un trait de plume tu as tout suggéré. Et Musique ! La voilà qui déboule, la Mystérieuse... Faut-il de l'audace pour ainsi la mettre en scène. Pour prendre cette liberté d'en jouer. Pour l'inviter à danser...*

*A-t-on trouvé meilleur révélateur que la Mort pour réévaluer son désir de vie... parfois le suicide n'est plus si urgent... surtout quand on a retrouvé goût au champagne... qu'on n'a pas encore déniché la tenue idéale pour sa dernière bière... ou qu'on craint d'être mal entouré par de méchants voisins d'éternité...*

*Quand je vous disais que la Vie s'accroche à nous... à moins que ce ne soit l'inverse ...*

*Et l'amour... ? présent ! évidemment... oui mais des Amours chagrines – l'approche n'est pas ordinaire. Même si le titre nous induit en erreur... car traité de la sorte, le sujet nous déride. Froisse les étoffes trop bien rangées dans les armoires des civilités conjugales. Décale nos projections amoureuses. Décortique les stratégies des partenaires les mieux rôdés. Égratigne tendrement leurs impuissances et leurs lâchetés. Et leur vocabulaire éculé. Épingle ironiquement l'amour. Revisite sérieusement les « toujours ». Car même si « en amour l'âge ne compte pas... » il y a des couples sur qui le temps fait de rapides ravages ! Savoureuses variations aigres-douces sur le terrain connu des fuites et des cachotteries, de la mauvaise foi et des faux-fuyants... Et malgré les sempiternelles tactiques de camouflage et les récurrents manèges conjugaux, l'évidence que nous sommes toujours prêts à répondre, et de façon si véloce, à l'appel puissant des instincts les plus authentiques. Les plus essentiels. Il s'agit bien de miracle, puisque hier*

*encore... on pensait en crever ! Là aussi, la force de vie est toujours gagnante. Malgré la peur des pièges subis et les séquelles des blessures passées.*

*Remarquable façon de traiter de « l'humain » et de sa solitude, qui fait ses gammes en permanence sur le clavier des vies affectives, malgré (et peut-être grâce à !) nos impuissances à atteindre la virtuosité.*

*Quant à À-Dieu-vat... c'est encore une autre veine, une autre pulsation... une suggestion quasi cinématographique. Qui produit de l'image en permanence. Un récit palpitant. Celui d'un Saint-Siège qui trempe sans vergogne dans les eaux troubles du fascisme... et dont on ne connaissait pas encore l'ampleur de l'hypocrisie... à l'heure où l'Église est plus que jamais éclaboussée par des histoires qu'elle aurait préféré camoufler le plus longtemps possible sous ses soutanes. Un Vatican où l'on excommunie les « rivales de Dieu », celles qui optent pour la parole plutôt que pour le silence. Une pièce qui sent le soufre. Quand je disais que tu osais...*

*RACONTE encore Emanuelle, raconte le monde, réveille les couleurs de la vie,*

*Raconte encore des histoires de lune bienveillante qui brille comme une Mère au plafond du ciel... de lune qui s'éclipse quand elle n'en peut plus de voir l'absence d'amour,*

*Raconte encore le cœur... qui galope et qui s'emballe lorsqu'on a peur, qui tambourine joliment si on rit ou qu'on a des bonheurs,*

*Pose tes mots comme on ramasse des pierres... précieuses*

*Donne-nous encore des coups de poing au cœur...*

*Trace des signes, les visibles et les invisibles*

*Raconte encore les gens... « ces drôles d'animaux, ces mammifères singuliers »*

*La vraie vie... c'est où, dis... c'est mieux que celle que tu inventes ? Je ne sais... mais ce que je sais c'est que jusqu'à la fin ... on peut faire du gringue à sa vie.*

*Osons... non ?*

*JACQUELINE CORPATAUX,  
août 2010*

LES ENFANTS DE LA PLEINE LUNE

## Notice

### L'esquisse

*Le Vieux séquestre dans le plus grand isolement la Mère et les jumeaux Maude et Jules. Despote primaire, il fait peser sur sa famille une peur panique de l'extérieur, son seul rapport à ses enfants passe par les tables de multiplication qu'il les force à réciter. L'arrivée de l'adolescence, le besoin de vivre vraiment vont casser l'édifice de l'oppression. La guerre éclate bientôt entre les enfants et le père. Peu à peu la vie revient, mais elle est si fragile que tout risque de basculer à nouveau. (Laurent Mubleisen)*

### L'intention

*Les monstres et leur monstrueuse banalité sont là, parmi nous. N'est-il pas tout aussi monstrueux de l'ignorer? Dérangeant de l'admettre. Difficile d'en parler. Librement inspiré d'un fait divers, ce texte tente d'aborder l'horreur d'une manière différente de celle des médias.*

### Extrait de la fiche de lecture de la Comédie Française

*« Très beau texte, aux dialogues vifs qui ne recourent qu'à la nécessité d'une évolution rapide des situations. Les rapports entre les « internés » sont d'une grande intensité physique, l'ombre de l'inceste rôde avec insistance. Pièce d'une intensité rare sur les rapports troubles de l'éducation, du couple, de l'adolescence, de la sexualité. »*

Créé au Théâtre du Vieux-Colombier, Paris, été 2009

*Mise en espace :*

Isabelle Gardien

*Avec :*

Thierry Hancisse

Isabelle Gardien

Françoise Gillard

Loïc Corbery

*Ce texte a été écrit grâce au soutien du « Centro studi ligure per le arti e le lettere ». Il a reçu l'aide à la création du Centre National du Théâtre à Paris en novembre 2009 et remporté le Prix des Spectateurs engagés de la Comédie française. Il sera créé au Studio-Théâtre de la Comédie Française en 2011.*

*Personnages*

Maude (la fille)

La Mère

Jules (le fils)

Le Vieux

I

JULES. Raconte, la Mère. Raconte-nous encore le ciel.

MAUDE. Les couleurs, aussi.

JULES. Oui, toutes les couleurs.

LA MÈRE. Le ciel est bleu. Bleu, blanc, gris, rose, ça dépend du temps.

JULES. C'est comment bleu ?

LA MÈRE. Comme mes yeux.

MAUDE. Gris ?

LA MÈRE. Comme les murs d'ici.

JULES. Vilain, le gris !

MAUDE. Rose ?

LA MÈRE. Rose ? Comment raconter ?... Le rose, c'est comme si on mélangeait du lait avec du sang.

MAUDE. Ça fait mal, le rose ?

LA MÈRE. Non.

JULES. Et le temps ?

LA MÈRE. Celui qui passe ou celui qu'il fait ?

MAUDE. C'est quoi la différence ?

LA MÈRE. J'ai déjà expliqué. Le temps qui passe, c'est là, maintenant ; le temps qu'il fait, c'est là, haut-dessus.

JULES. Raconte !

LA MÈRE. Le temps qui passe ou celui qu'il fait ?

MAUDE. Celui qu'il fait. L'autre on le connaît.

LA MÈRE. Parfois, il y a de l'eau qui coule et il pleut. Parfois, il y a du vent, du soleil, des nuages, de la grêle.

JULES. C'est quoi la grêle ?

LA MÈRE. C'est de la pluie qui a très froid.

MAUDE. Et le soleil ? Raconte encore comment c'est, la Mère, le soleil.

LA MÈRE. Le soleil, c'est haut et rond dans le ciel. C'est brûlant, clair, comme l'ampoule du plafond.

JULES. C'est que ça, le soleil ? Une ampoule ?

LA MÈRE. Une immense ampoule, oui.

MAUDE. Blanche ?

LA MÈRE. Blanche, jaune, rouge ou orange. Ça dépend du temps qui passe, du temps qu'il fait. Parfois aussi, il disparaît.

JULES. Comme ici ? Comme quand le Vieux éteint l'ampoule ?

LA MÈRE. Oui.

MAUDE. C'est comment jaune, déjà ?

JULES. Comme dans un œuf, Maude. Tu sais toujours pas ?

MAUDE. Je mélange avec l'orange, des fois.

JULES. L'orange, c'est comme le sirop que nous donne le Vieux. Ça se mange pas, ça se boit.

LA MÈRE. Le Vieux arrive. Multiplications !

MAUDE. Des chiffres, toujours des chiffres...

JULES. Le Vieux n'aime pas les mots.

LA MÈRE. Vite, calculons !  $6 \times 48$ .

JULES.  $288. 24 \times 15$ .

MAUDE.  $360. 16 \times 13$ .

*Le Vieux entre.*

LA MÈRE.  $208. 17 \times 37$ .

JULES.  $629$ .

LE VIEUX. Continuez ! Interdit de vous arrêter ! *À la*  
*Mère. Viens par là, ma Lune, viens.*

*La Mère le rejoint.*

JULES.  $32 \times 59$ .

MAUDE.  $1\ 888 \times 2\dots$

## II

*Jules et Maude dessinent dans l'espace et s'amusent chacun  
leur tour à deviner le dessin de l'autre.*

MAUDE. Le nez. Le nez de la Mère.

JULES. Un pied. Ton pied ? Non, le mien !

MAUDE. La bouche. Ta bouche.

JULES. Non.

MAUDE. Celle du Vieux?

JULES. Non plus. C'est ta bouche. Ta bouche à toi.

MAUDE. Ah? Elle est comme ça?

JULES. Quand tu souris. La mienne aussi?

MAUDE. Elle s'allonge et mincit, oui.

JULES. Et mes yeux? Ils sont comment?

MAUDE. Plus grands, plus clairs que ceux de la  
Mère. Et les miens? Ils sont de quelle couleur,  
précisément?

JULES. Précisément, je ne sais pas. Un peu comme  
la couverture du lit, je crois.

MAUDE. Drôle de couleur. J'aimerais bien réussir à  
les voir avec mes yeux, mes yeux.

*La Mère revient.*

LA MÈRE. Le Vieux a apporté du pain et des  
pommes...

MAUDE. Oubliez pas de me garder les pépins !

JULES. Tu nous embêtes avec tes pépins.

MAUDE. Tu collectionnes bien les cheveux...

JULES. Les blancs de la Mère seulement.

MAUDE, *à la Mère*. Dis, elle est de quelle couleur, précisément, la couverture du lit ?

LA MÈRE. Marron clair, avant. Crasseuse, maintenant.

### III

LA MÈRE, *regardant une boîte en carton*. C'est quoi ?

LE VIEUX. Un cadeau.

LA MÈRE. C'est mon anniversaire ?

LE VIEUX. Oui.

LA MÈRE. Quel âge j'ai ?

LE VIEUX. Qu'est-ce que ça peut faire ? Fais voir plutôt si ça te va.

LA MÈRE. Une robe de chambre...

LE VIEUX. J'ai pris la plus grande pour cacher ton ventre.

LA MÈRE. Il devient lourd.

LE VIEUX. Y'a encore le temps.

LA MÈRE. Combien ?

LE VIEUX. Deux-trois, je crois.

LA MÈRE. Semaines ou mois ?

LE VIEUX. Tu verras.

LA MÈRE. Et les jumeaux ?

LE VIEUX. Quoi les jumeaux ?

LA MÈRE. Ils vont penser quoi quand le même arrivera ?

LE VIEUX. Arrange-toi pour qu'ils pensent pas.

LA MÈRE. C'est toi qui aurais dû t'arranger pour pas me faire ça !

LE VIEUX. Tais-toi ! Sinon...

LA MÈRE. Non, pas ça !

LE VIEUX. Alors sois gentille, très gentille... avec moi.

#### IV

MAUDE. Jules ! Jules, regarde !

JULES. Quoi ?

MAUDE. Là.

JULES. Hi ! C'est quoi ?

MAUDE. Je sais pas. C'est sorti de là.

JULES. Là ?

MAUDE. Là, oui. Il y a un trou, tu vois ?

JULES. C'est venu de là, tu dis ?

MAUDE. Oui.

JULES et MAUDE. La Mère !

LA MÈRE. Quoi ?

JULES. Une chose dangereuse...

MAUDE. ... sortie d'un trou.

LA MÈRE. Un trou ?

MAUDE. Là ! Tu vois ?

LA MÈRE. Oh, une fourmi !

JULES. Tue-la !

LA MÈRE. Non, pourquoi ?

MAUDE. C'est dangereux.

JULES. Méchant. Tout est dangereux.

MAUDE. Méchant. Tout.

JULES. C'est le Vieux qui dit.

LA MÈRE. Pas une fourmi.

JULES. J'ai peur.

MAUDE. Moi aussi.

JULES. Tue-la !

MAUDE. Vas-y !

LA MÈRE. Voilà.

JULES. Bien fait !

LA MÈRE. C'est gentil, une fourmi. Faut pas croire tout ce que le Vieux dit.

JULES. Pourquoi ?

LA MÈRE. Il a peur. Alors il nous fait peur.

MAUDE. Peur de quoi ?

LA MÈRE. De tout. Tout ce qui vient de l'extérieur.

MAUDE. T'as pas peur, toi ?

LA MÈRE. J'ai peur pour vous, surtout.

JULES. Faut boucher le trou, la Mère, on va être envahis par les fourmis.

LA MÈRE. Non, attends !

JULES. C'est dangereux, les trous. On tombe dedans, le Vieux il dit.

LA MÈRE. Non. Pas si on fait attention.

MAUDE, à Jules. Faut croire qui, toi tu dis ?

JULES, à Maude. Avoir peur de quoi, toi tu crois ?

LA MÈRE. De rien, sauf de lui, je vous dis.

JULES. Explique, la Mère !

MAUDE. Explique-toi !

LA MÈRE. Le Vieux est un vieux fou. Voilà pour-  
quoi.

JULES. Pourquoi quoi ?

LA MÈRE. On est enfermés ici, sans jour ni nuit  
depuis des jours, des nuits.

MAUDE. Là-derrière, c'est la guerre, le Vieux il dit.  
On sera très morts si on sort.

LA MÈRE. La guerre, c'est dans sa tête. Là-derrière,  
c'est la vraie vie. Pas celle-ci.

MAUDE. Alors montre, la Mère !

JULES. Oui, fais-nous voir la vraie vie que tu dis !

LA MÈRE. Pour ça, faudrait sortir d'ici.

*Le Vieux les surprend.*

LE VIEUX. Qu'est-ce que j'entends ?

LA MÈRE. Rien, le Vieux, je rêve. C'est mon anni-  
versaire.

LE VIEUX. Rêve pas trop, la Mère. Multiplications,  
vous deux!

*Les jumeaux multiplient.*

LE VIEUX, à la Mère. Viens par là, toi. Je vais te faire  
ta fête, moi.

V

MAUDE. Tu dors?

JULES. Non, je compte.

MAUDE. Quoi?

JULES. Les souvenirs.

MAUDE. Lesquels?

JULES. Ceux que j'ai oubliés. Là, il y avait une table,  
je crois. Et ici, un tabouret.

MAUDE. On avait un livre d'images, un cahier de  
coloriages.

JULES. De la peinture à l'eau. Un pinceau.

MAUDE. Un ballon, une brosse à dents. Un peigne à dents et une brosse à cheveux.

JULES. Un balai, des souliers à lacets, un cheval à bascule, un oreiller chacun.

MAUDE. Une petite boîte à musique, une poignée à la porte.

JULES. Des cuillères, des verres en verre, des assiettes en porcelaine.

MAUDE. Fini tout ça. Trop de dangers.

JULES. Pour notre protection, c'est mieux, il dit le Vieux.

MAUDE. Dangereux de grandir, attention !

JULES. On pourrait se couper, s'étouffer, s'empaler, s'étrangler.

MAUDE. Sans faire attention, on aurait pu le couper, l'étouffer, l'empaler, l'étrangler, aussi. On vivait dangereusement, avant.

JULES. On est en sécurité, maintenant.

*La Mère revient avec des bananes pelées.*

LA MÈRE. Le Vieux a donné des bananes...

*Les trois les regardent en silence.*

MAUDE. Dis, la Mère, pourquoi il y a plus de peau sur les bananes ?

LA MÈRE. Pour pas glisser. Pas finir énuqué. Il dit, le Vieux.

## VI

*La Mère fredonne.*

LA MÈRE. Luna piena, luna, luna... Triste luna, pallida, pallida... Piena luna, non ti spegnere... Luna, luna... Luna piena, luna, luna... Piena luna, diventa nera...  
Fallait pas mourir, la Vieille. Pas me laisser trop tôt, pas si tôt. Sitôt partie, sitôt fait. Consoler le Vieux, il a fallu. Lune après lune. Trop tôt. Si tôt pour moi. Si petite fille, j'étais.

*La Mère grimace, se tord de douleur non loin de la boîte en carton qui contenait la robe de chambre.*

*Le Vieux entre.*

LE VIEUX. Ça vient ?

LA MÈRE. Parle-moi. Parle-moi du jardin...

LE VIEUX. C'était pas une bonne année. Les limaces ont bouffé les salades, les pucerons envahi les choux, les betteraves ont chopé le mildiou et les patates n'étaient pas bien grosses, ma foi.

LA MÈRE. Les cerises ?

LE VIEUX. Piquées par les étourneaux.

LA MÈRE. Les prunes ?

LE VIEUX. Petites et véreuses. J'en aurais apporté sinon.

*La Mère pousse un cri.*

LE VIEUX. Moins fort. Tu vas réveiller les jumeaux.

*La Mère étouffe un deuxième cri.*

*Un poupon tombe dans la boîte en carton.*

*Le Vieux referme le couvercle.*

LE VIEUX. Voilà qui est fait. Rendors-toi, la Mère.  
Fais comme si de rien n'était.

*Le Vieux sort avec la boîte.*

## VII

*La Mère est assise. Elle se sent mal.  
Avides d'histoires, pleins de questions, les jumeaux lui  
tournent autour.*

MAUDE. Raconte, la Mère. Raconte-nous encore la ville.

JULES. Les odeurs, aussi. Toutes les odeurs.

LA MÈRE. Quelle ville? La petite ou la grande?  
Celle que j'ai connue ou celles que j'aurais voulu voir?

MAUDE. La petite d'abord, les autres après.

LA MÈRE. Je ne sais pas si j'aurai le temps.

JULES. Les gens, aussi. Oui, raconte-nous les gens des villes. Les petites et les grandes gens.

LA MÈRE. Doucement...

MAUDE. Non, vite! Raconte, la Mère, raconte.

LA MÈRE. La ville que j'ai connue est traversée par une rivière. Selon d'où vient le vent, elle sent l'œuf pourri ou la poussière. Il y a deux squares dans cette petite ville. L'un avec des arbres, un kiosque et un manège qui respire le propre et le

frais. Puis l'autre, à côté de la gare, qui pue l'urine et le vomi.

JULES. Elle est où l'école ?

LA MÈRE. À quelques pas de l'église.

JULES. C'est quoi déjà, une église ?

MAUDE. Une maison pour les moutons et les grenouilles, le Vieux a dit. Raconte plutôt la rue, la Mère. Celle qui sent si bon.

JULES. Les gens, aussi. Les gens de la rue de la petite ville, raconte.

LA MÈRE. Quand c'est jour de marché, la rue des Tourterelles est celle qui offre les meilleures odeurs, les plus jolies couleurs. Pain frais, fraises, fromages, fleurs ; saucissons, bonbons, légumes de saison... Un régal pour les yeux. Pour le nez. Pour le cœur aussi.

JULES. Le cœur ? Le cœur qu'on a là, à l'intérieur ?

LA MÈRE. Oui, celui qui bat tant qu'on vit. Qui galope et s'emballe lorsqu'on a peur et qui tambourine joliment si on rit ou qu'on a des bonheurs. C'est comme ça qu'on reconnaît la vraie vie, moi je dis. Quand le cœur joue les tambourins.

*Elle fredonne.* Pipom, pipom, popopopom,  
pipom, pipom, popopopom...

JULES, *qui tente d'écouter son propre cœur.* Il bat  
comment, le mien? J'entends rien. Écoute-le,  
Maude, écoute!

MAUDE, *qui écoute les battements de son frère.* Po-pom,  
po-pom, po-pom... Et le mien?

JULES, *qui écoute le cœur de sa sœur.* Po-pom, po-pom,  
po-pom...

MAUDE. Et le tien, la Mère?

*Les jumeaux se penchent sur la Mère pour écouter.*

JULES et MAUDE. Poooo-poom, poooo-poom,  
poooo-poom.

MAUDE. Tout lentement...

LA MÈRE. Il est fatigué. Il a beaucoup saigné.

JULES. Les gens, la Mère. Raconte! Raconte-nous les  
gens.

MAUDE. Oui, raconte. Raconte encore. Réveille-  
toi! T'endors pas!

LA MÈRE. Les gens... je sais pas comment raconter.  
Des drôles d'animaux, les gens. Des mammifères  
singuliers. Dans leur jungle, ils voient, enten-

dent et parlent que quand ça les arrange, les gens. On serait pas là sinon.

## VIII

JULES. Raconte, Maude, raconte. À toi de raconter maintenant que la Mère a disparu.

MAUDE. Pas tout de suite. J'entends que le Vieux arrive.

JULES. Vite, multiplions!

MAUDE. 7 x 48.

JULES. 336. 24 x 12.

MAUDE. 288. 15 x 13.

*Le Vieux entre avec deux boîtes cadeaux.*

JULES. 195. 17 x 27.

MAUDE. 459.

LE VIEUX. C'est bien. Vous pouvez arrêter. À Jules, lui tendant l'un des cadeaux. Pour toi. Un casque à musique.

JULES, *ravi*. La musique !

*Le Vieux installe le casque sur les oreilles de Jules et l'enclenche à plein volume.*

LE VIEUX, *à Jules*. Interdiction de le retirer !  
Sinon...

MAUDE. Sinon quoi ?

LE VIEUX, *qui lui tend l'autre boîte*. Tiens, prends ça !

MAUDE. C'est quoi ?

LE VIEUX. Ouvre, tu verras !

MAUDE. Un soutien-gorge...

LE VIEUX. J'ai pris le plus cher, j'espère qu'il ira.

MAUDE. Ils poussent à peine.

LE VIEUX. Pas tant que ça, je les vois déjà bien là,  
moi.

MAUDE. Trop tôt. La Mère est partie trop tôt. Elle  
nous manque.

LE VIEUX. Pas tant qu'à moi. Le Vieux est malheu-  
reux, très malheureux sans la Mère. Regarde !  
Regarde ses yeux...

MAUDE. Ils sont rouges.

LE VIEUX. Rouges d'avoir pleuré.

MAUDE. C'est vrai ? Tu pleures, toi ?

LE VIEUX. Si je te le dis.

MAUDE. Pauvre Vieux. C'est triste.

LE VIEUX. Comme tu dis. Alors viens, viens par là,  
mon croissant de lune. Viens consoler la tristesse  
du Vieux !

## IX

JULES. 59 x 83.

MAUDE. Non.

JULES. Multiplie, Maude. Vas-y !

MAUDE. Non.

JULES. 34 x 6. Faut s'exercer, le Vieux dit.

MAUDE. Il le dit plus. Plus depuis qu'il a apporté la  
musique.

JULES. C'est juste. Plus de multiplications. N'empêche qu'on peut toujours s'exercer. 16 x 18.

MAUDE. C'est plus la peine.

JULES. Au cas où.

MAUDE. Non. C'est fini les chiffres. On a grandi !

JULES. Pourquoi tu cries ?

MAUDE. Parce que ça m'énerve.

JULES. Qu'est-ce que je peux faire ?

MAUDE. Raconter, Jules. Raconter encore le casque à musique.

JULES. Ça fait des bruits dedans. Des bruits bizarres qu'on connaît pas et qui claquent comme la porte quand le Vieux la referme. Il y a des voix aussi. Des voix qui hurlent des mots que je comprends pas tellement. Ils entrent dans la tête et ça cogne fort contre les oreilles.

MAUDE. Ça fait mal ?

JULES. La première fois surtout. Maintenant je m'habitue.

MAUDE. La Mère disait que c'était doux, la musique.

JULES. Ça ne peut pas être doux quand c'est si fort.

MAUDE. C'est jamais doux si c'est forcé. Ça se déchire. Comme le tissu d'une trop petite chemise.

JULES. Maude ?

MAUDE. Oui ?

JULES. La Mère disait que ça voulait dire quoi déjà, nostalgie ?

MAUDE. C'est quand on regrette quelque chose qu'on faisait, quelque chose qu'on avait avant.

JULES. C'est une maladie grave ?

MAUDE. Je crois pas. Je pense que c'est plutôt le souvenir très triste d'une chose qu'on aimait voir ou faire qui a disparue sans explication.

JULES. Comme la Mère ?

MAUDE. Par exemple.

JULES. Comme quand on multipliait ?

MAUDE. Aussi.

JULES. 18 x 30, Maude. 18 x 30. S'il te plaît.

MAUDE. 540, Jules.

X

LE VIEUX. J'ai apporté des œufs durs et des carottes...

MAUDE. Pourquoi elle est plus là, la Mère?

LE VIEUX. Mange!

JULES. Elle est où?

LE VIEUX. Haut dans le ciel. Elle vous a abandonnés, la pourriture.

MAUDE. C'est pas vrai.

LE VIEUX. Si je te le dis.

JULES. Faut qu'elle revienne.

LE VIEUX. Elle fait la sourde oreille.

MAUDE. Je le crois pas. La Mère n'est pas comme ça.

LE VIEUX. Si je le dis, c'est que c'est vrai.

JULES. Prouve-le !

LE VIEUX. Tais-toi et mange sinon...

MAUDE. Sinon quoi ?

LE VIEUX. Change de musique, toi ! En parlant de musique...

JULES. J'en veux plus de cette musique-là, elle casse les oreilles ! Je veux écouter les chansons douces de la Mère !

MAUDE. Moi aussi je veux les entendre !

LE VIEUX. Elle est trop loin.

JULES. Qu'est-ce que t'en sais ?

LE VIEUX. Je le sais parce que souvent elle me regarde. Elle dit rien, cette pourrie, mais je sens bien qu'elle me nargue.

JULES. Pourrie ? Pourrie comme l'œuf qui pue ?

LE VIEUX. Parfaitement.

MAUDE. Pas vrai !

LE VIEUX. Oh que si ! Elle s'est bien foutue de nous. Je voulais vous le cacher, vous savez ? Éviter de vous faire de la peine.

JULES. Montre-la-nous, le Vieux. On veut la voir!

MAUDE. Oui! De nos yeux revoir la Mère pourrie  
que tu dis! Tant pis pour la peine.

LE VIEUX. Entendu. Je vous la montrerai un soir.

JULES. Vrai?

LE VIEUX. Si je le dis.

JULES. Pour de vrai?

LE VIEUX. Je vais vous la faire voir. Vous pouvez me  
croire. Alors? Qu'est-ce qu'on dit?

JULES. Merci, le Vieux, merci.

LE VIEUX. Et Maude? Qu'est-ce qu'elle me dit, ma  
Maude?... Maude?...

JULES. Elle est toute pâle.

LE VIEUX. J'attends, Maude.

MAUDE. Mer...

*Elle a la nausée.*

## XI

*Nuit étoilée. La lune est pleine. Les trois sont sur le perron  
d'une maison.*

*Le Vieux tient ses jumeaux en laisse.*

JULES. Tu sens, Maude ? Tu sens quand on respire  
comment ça fait ?

MAUDE. Ça sent froid, ça pique même un peu dans  
le nez.

JULES. On est où, le Vieux ?

LE VIEUX. Dans la nuit. C'est dangereux. N'avancez  
pas plus de deux pas et contentez-vous de lever  
la tête.

Plus haut la tête ! Voilà ! Vous la voyez ? Vous la  
voyez cette saleté de Mère comme elle est claire ?

JULES, *à la lune*. La Mère ? La Mère, c'est toi ?

LE VIEUX. Bien sûr que c'est elle. Qui veux-tu que  
ce soit avec cette bouche tordue et ces yeux  
torves ? Regardez comme elle vous nargue, cette  
pourriture !

MAUDE. Je la reconnais pas, moi.

LE VIEUX. C'est normal, elle est trop loin. C'est plus qu'un petit point.

JULES. Et c'est qui les autres petits points autour ?

LE VIEUX. Lesquels ? Ceux juste à côté ? Ses enfants préférés. Elle est allée les retrouver.

MAUDE. Mais c'est nous, ses enfants.

LE VIEUX. Elle en a eu d'autres. Beaucoup d'autres.

MAUDE. Pourquoi elle en a jamais parlé ? Pourquoi elle est partie les retrouver sans nous ?

JULES. Reviens, la Mère ! Reviens !

LE VIEUX, à *Jules*. Arrête de brailler, toi. Elle t'entend pas. Je vous l'ai dit, c'est devenu une pourriture. Une immense grosse lune pourrie qui de toute façon ne vous a jamais aimés.

JULES. Pas vrai ! Elle était douce et elle nous souriait.

MAUDE. Ses yeux plissaient quand elle nous regardait et elle nous caressait les cheveux sans tirer dessus. Pas comme toi.

LE VIEUX. Elle ne vous a jamais aimés vraiment, je vous dis. Elle ne serait pas partie sinon.

JULES. C'est quoi « aimer vraiment », le Vieux ?

MAUDE. Explique la différence vraiment.

LE VIEUX. Aimer vraiment ses enfants, c'est les protéger, surveiller qu'il ne leur arrive rien, les nourrir, les éduquer et rester près d'eux. Tout près. Il n'y a que les vieux comme moi qui soient capables de ça. Pas les pourritures comme la Mère. Non, les comme elles, elles veulent la liberté, coucher avec n'importe qui, salir le sang de la famille. Si on ne les contrôlait pas depuis gamines, elles ne respecteraient rien et n'en feraient qu'à leur tête.

Tu ne veux pas devenir une pourriture, Maude, hein ?

MAUDE. Je sais pas.

LE VIEUX. Tu es mon croissant de Lune, ma jolie, n'oublie jamais ça. Je t'aime vraiment, moi. Je te protégerai toujours. Je t'abandonnerai pas.

MAUDE. Je sais.

JULES. Et moi ?

LE VIEUX. Toi aussi. Tant que t'obéis.  
Allez, venez ! Ça gèle. Vous allez attraper la mort à rester là-dehors.

MAUDE. On pourra revenir voir la Mère bientôt, le Vieux ?

LE VIEUX. On verra.

MAUDE. Quand ?

LE VIEUX. On verra, j'ai dit.

JULES. C'est long comment « on verra » ?

LE VIEUX. Suffit les questions. Rentrons !

## XII

MAUDE. Tu dors ?

JULES. Non, je réfléchis fort.

MAUDE. Tu réfléchis à la nuit ?

JULES. Je me demande si c'est si dangereux que le Vieux le dit.

MAUDE. Avant de dormir, la Mère chuchotait toujours « Bonne nuit, faites de beaux rêves... », tu te rappelles ?

JULES. Bonne nuit, faites de beaux rêves...

MAUDE. La nuit est bonne, Jules. La Mère nous aurait dit « mauvaise nuit » si elle avait été dangereuse.

JULES. Tu as raison. Le Vieux a encore exagéré.

MAUDE. Il a menti, moi je dis. La guerre... Le Vieux répète toujours que dehors, c'est la guerre. Un mélange de bagarres et d'explosions qui tue les enfants. Tu as vu la guerre, toi ?

JULES. J'ai vu la nuit.

MAUDE. Justement. Peut-être qu'elle n'existe même pas, cette guerre qu'il dit. La Mère pensait qu'elle était dans sa tête, que dehors c'était la vraie vie.

JULES. Je sais pas. Faudrait ouvrir son crâne et regarder dedans.

MAUDE. Peut-être.

JULES. C'est quand même froid et noir, dehors. Plus qu'ici.

MAUDE. Oui, mais c'est grand!... Mille, deux milles fois plus grand ! Tu as vu ?

JULES. J'avais la tête en l'air. J'ai surtout vu le haut plafond du dehors et la Mère entourées de petits points brillants.

MAUDE. Loin devant nous, j'ai remarqué des ombres. Des ombres plus noires encore que le noir de la nuit. Et puis tu as entendu ? Il y avait des bruits. Des bruits inconnus qui murmuraient avec les ombres.

JULES. J'ai pas osé écouter. Le Vieux tirait sur le collier. Fallait lever la tête haut, encore plus haut.

JULES. T'as quoi, toi, dans ta tête ?

MAUDE. Là, maintenant ? Des rêves de bonne nuit. Je commence une nouvelle collection. Une collection de rêves du dehors. Toi ?

JULES. Des calculs. 2 000 x plus grand, Maude, ça fait combien ?

MAUDE. Immense. Une immense bonne nuit.

JULES. Noire. Trop noire la nuit. Dehors comme dedans. J'aime pas.

MAUDE. Endors-toi jusqu'à ce que le Vieux rallume l'ampoule, Jules. Rêve à la tête de la Mère qui brille au plafond du ciel.

### XIII

*Jules est de dos, face au mur, casque à musique sur les oreilles.  
Maude fait tremper une poupée dans une cuvette d'eau.*

MAUDE, *au Vieux*. Comme ça ?

LE VIEUX. Oublie pas de lui frotter les oreilles et les fesses.

MAUDE. Elle a pas d'oreilles.

LE VIEUX. Ta vraie poupée en aura. Elle sera comme toi et moi. Exerce-toi déjà. Doucement ! Pas par les pieds !

MAUDE. Comme ça ?

LE VIEUX. C'est mieux. Maintenant, sèche-la et habille-la chaudement.

MAUDE. Le bonnet ?

LE VIEUX. D'abord les langes. Regarde, je te montre... Vas-y, à toi.

MAUDE. Comme ça ?

LE VIEUX. Non. Elle va chier partout si tu t'appliques pas. Bon. Maintenant, enlève ta chemise. Je vais t'apprendre à lui donner à boire.

MAUDE, *qui jette par terre la poupée*. Je l'aime pas, ce jeu!

LE VIEUX. Tu t'y feras. Toutes les filles jouent à ça. Elles sont faites pour ça.

MAUDE. Pourquoi je suis une fille ?

LE VIEUX. Parce que t'as deux petites boules là et pas là.

MAUDE. Ça me plaît pas. Je veux qu'elles changent de place.

LE VIEUX. Impossible. C'est la nature qui décide. On choisit pas. Et pis te plains pas. T'as vu comme elles deviennent belles ?

MAUDE. J'en veux pas. Elles gonflent et ça me fait mal.

LE VIEUX. Arrête de chougner. Quand t'auras ta vraie poupée, ça passera.

MAUDE. Je veux pas de poupée ! Je veux aussi faire du casque à musique !

LE VIEUX. Apprends d'abord à t'occuper d'un même. Après, on verra.

MAUDE. C'est quand « on verra » ? T'as déjà dit ça l'autre fois pour aller voir la Mère et on l'a jamais revue !

LE VIEUX. Ah, tu veux revoir la Mère, hein ?

MAUDE. Oui ! Et Jules aussi !

*Elle court vers Jules pour lui retirer son casque.*

MAUDE. Dis-le, Jules ! Dis-le que tu veux aussi voir la Mère !

JULES. Je veux la voir.

MAUDE. Plus fort !

JULES. Je veux voir la Mère, tout de suite !

MAUDE. Oui, tout de suite, maintenant !

JULES. Maintenant !

LE VIEUX. Vous me parlez autrement ou je vous coupe la langue !

*Les jumeaux secouent la tête vigoureusement.*

LE VIEUX. Ah non ? Eh bien, je vais vous la montrer, moi, la Mère, petites pourritures ! Vous allez voir...

*Il empoigne les jumeaux avec furie.*

## XIV

LA MÈRE. Passe une lune et j'attends. La fin est toute proche, je la vois qui approche.  
Passe une deuxième lune et j'attends. La mort recule à petits pas. Non, pars pas ! Reste-là. Faut pas que tu t'en ailles.  
À la troisième lune, la vie revient à tâtons. Elle est frêle, toute frêle...  
Blanc. Tout est blanc. Draps, parois, blouses, feuilles au pied du lit.  
Par la fenêtre aussi : blanc partout. Ciel, prés enneigés, arbres givrés.  
« Madame ? Madame ? Vous m'entendez ? » demande une bouche rouge-orange. Sa couleur me rappelle le goût des cœurs-de-pigeon du verger.  
La bouche s'approche et répète la question. Son haleine sent les caramels à la crème. La vie a du goût, tout à coup. Un joli goût sucré.  
Et le goût à la vie a repris à ce moment précis.

## XV

*Nuit orageuse. La lune est voilée.  
Maude et Jules sont accroupis sur le perron, pieds nus, peu vêtus, frigorifiés, têtes en l'air, retenus chacun par une courte chaîne.*

JULES. Raconte, Maude, raconte quelque chose qui réchauffe.

MAUDE. Les mains de la Mère quand elles nous frottaient les pieds.

JULES. Ça chatouillait.

MAUDE. Pas autant que les guili sous les bras.

JULES. Pas autant que les guili dans le cou.

MAUDE. Mes préférés.

JULES. Je me demande ce qu'elle fait, la Mère, là-haut. Peut-être qu'elle chatouille ses autres enfants.

MAUDE. Ça m'étonnerait, elle a plus de mains.

JULES. Elle a plus de pieds non plus.

MAUDE. Non, elle a plus qu'une tête ronde avec une vilaine bouche de travers.

JULES. Bien fait pour elle! Elle est punie parce qu'elle nous a dit que des mensonges. Elles sont où les couleurs qu'elle racontait, hein? Y a que du noir ici dehors, pas de ville, pas de gens. Juste du froid noir et du vent. *À la lune.* Mentreuse, la Mère, menteuse!

MAUDE. Crie pas ! Le Vieux va se fâcher encore plus.

JULES. J'ai les frissons, je veux rentrer. Ouvre la porte, le Vieux !

MAUDE, *le serrant contre elle*. Chut... Chatouilles ?  
Chatouilles sous les bras !

JULES, *riant, puis la chatouillant à son tour*. Non !  
Oui ! Hi ! Guili-guili dans le cou !

MAUDE, *riant*. Oui ! Non, arrête ! Ouh ! Chatouilles partout !

*Les jumeaux se chatouillent mutuellement en rigolant.*

LE VIEUX. Assez rigolé, vous deux ! À Jules. Pousse-toi, toi ! La tripote pas ! T'en approche pas plus près que ça, c'est dangereux. À partir de maintenant : interdiction de vous toucher ! Vous entendez ?

JULES. Mais pourquoi ?

LE VIEUX. Pour pas attraper la lèpre.

MAUDE. C'est quoi ?

LE VIEUX, *détachant Maude*. Une maladie contagieuse qui ronge la peau et les os des enfants de pleine lune comme vous.

MAUDE. Tu peux pas l'attraper, toi ?

LE VIEUX. Non, entre nous deux, ça risque rien, t'en fais pas. Viens, allons-y !

JULES. Et moi ?

LE VIEUX. Quand ça me chantera !

MAUDE. Il peut pas rester là, fait trop froid.

LE VIEUX. Qu'il danse pour la lune, ça le réchauffera !

*Jules reste seul. Le ciel s'anime. Un gros orage se prépare.*

JULES. Pas plus près que ça, le Vieux a dit. Interdiction de dépasser. Plus approcher Maude. Jamais. Dangereux. Interdit.

*Le ciel se met à gronder au loin.*

JULES. La bagarre ! La bagarre arrive...

*Il tonne.*

JULES. Explosions ! Explosions qui tuent les enfants. Le Vieux a raison. Dehors, c'est la guerre. Elle arrive, je vais mourir ! À la lune. Me laisse pas dans le noir, la Mère, allume ! Allume-moi une ampoule, même si je suis mort !

*Coups de tonnerre, gros éclairs, le ciel s'éclaire.*

## XVI

*Maude est endormie avec la poupée serrée contre elle.  
Le Vieux ouvre la porte et fait entrer Jules.*

LE VIEUX. Tiens-toi à distance et t'avises pas de la réveiller, sinon...

*Le Vieux referme la porte.  
Jules s'approche de sa sœur. Il évalue la distance qui les sépare, recule, se rapproche, recule, se couche dans son dos.*

MAUDE. C'est toi ?

JULES. Oui.

MAUDE. Raconte, Jules, raconte.

*Il se rapproche.*

MAUDE. Pas si près, on n'ose pas.

JULES. Qu'est-ce que ça fait ? Le Vieux est pas là.

MAUDE. Raconte, raconte-moi.

JULES. Je reviens de la guerre, Maude. Il y a bien la guerre, là-dehors. Des bagarres, des explosions qui tuent les enfants.

MAUDE. Comment ça se fait que t'es pas mort ?

JULES. Parce que je suis devenu un homme. La guerre s'attaque qu'aux enfants, elle peut pas tuer les hommes puisque c'est eux qui la font.

MAUDE. T'es sûr ?

JULES. Sûr ! Sinon le Vieux serait mort depuis longtemps.  
Plus besoin d'avoir peur, Maude, tu comprends ?  
On n'est plus des enfants.

MAUDE. On est quoi alors ? Des gens comme la Mère disait ?

JULES. Je crois.

MAUDE. Faut le dire au Vieux ! Oui, vite lui dire de plus s'inquiéter. Qu'on est grands, qu'on peut sortir, qu'il y a plus de dangers ! *Elle se lève d'un bond et tambourine à la porte.* Ouvre, le Vieux ! Ouvre ! On n'est plus des enfants ! On n'est plus des enfants, tu entends ?...

JULES. Il a peut-être le casque à musique.

MAUDE. Peut-être. *Elle arrache les bras de la poupée.*  
Peut-être... *Elle lui arrache les jambes.* Peut-être  
pas! *Elle lui arrache la tête.*

JULES. Peut-être pas.

*Un temps.*

*Il se lève à son tour et tambourine à la porte.*

JULES. Ouvre, le Vieux, ouvre! Je suis un homme,  
maintenant. Je suis grand et fort!

LE VIEUX. Qu'est-ce que j'entends?

JULES. On veut sortir, le Vieux.

LE VIEUX. Quoi? Répète un peu...

MAUDE. On a assez grandi ici. On veut être ailleurs.

LE VIEUX. Tu n'iras nulle part. C'est dangereux.

JULES. Même pas vrai!

LE VIEUX. Je vais encore devoir te punir...

JULES. J'ai plus peur!

LE VIEUX. C'est ce qu'on va voir, petite vermine!

*Il l'empoigne par les cheveux.*

MAUDE. Laisse-le, le Vieux! Viens, viens plutôt jouer avec moi. Je ferai tout ce que tu veux.

LE VIEUX. C'est gentil, ça, ma petite Lune. Compte sur moi. Je m'occupe d'abord de lui et je reviens m'occuper de toi.

## XVII

*Devant le perron, le ciel est à nouveau dégagé. Jules est agenouillé près des colliers. Le Vieux lui frappe le dos à coups de torchon mouillé.*

LE VIEUX. Mais tu vas crier, pourriture?

*Jules grimace de douleur mais reste muet.*

LE VIEUX. Faut s'y prendre comment pour que tu hurles? Comme ça?... Comme ça?... Je continuerai tant que je t'entendrai pas!...

*Le Vieux poursuit et s'acharne. Ses efforts le fatiguent peu à peu. Jules se redresse soudain et passe l'un des colliers autour du cou du Vieux.*

JULES. J'ai survécu à la guerre, le Vieux. Je suis fort, tu me feras plus mal.

LE VIEUX. Enlève-moi ça, Jules, sinon je te tue!

JULES, *tirant sur le collier*. Plus haut, la tête, le Vieux.  
Plus haut et regarde! Regarde la Mère pourrie  
comme elle rit!

LE VIEUX. C'est bon, assez rigolé. Détache-moi. On  
fait la paix.

JULES. T'aurais bien voulu que je meure à la guerre,  
hein?

LE VIEUX. C'était pour jouer...

JULES. C'est moi qui ai gagné!

LE VIEUX. Oui, Jules. Tu es très fort. Ôte-moi ça, je  
vais te récompenser.

JULES. Multiplications, le Vieux!

LE VIEUX. Arrête!

*Jules menace le Vieux avec le torchon mouillé.*

JULES.  $6 \times 48 ? \dots$

LE VIEUX. 200... 288. Ça suffit!

JULES.  $13 \times 27 ?$

LE VIEUX. Fous-moi la paix!

JULES. Multiplications! Interdit de s'arrêter,  
sinon...

## XVIII

LA MÈRE. Passe une lune et j'attends. On me dit  
que je vais mieux.

Passe une deuxième lune. Pour me tenir compa-  
gnie, on installe une boîte à images au pied de  
mon lit. Je redécouvre le monde, les villes, les  
gens. Je rattrape tant bien que mal le temps.  
Difficile de tout comprendre.

À la troisième lune, on me change d'endroit.

Vert. Tout est vert, maintenant. Couverture, sol,  
table, bouteille d'eau minérale.

Par la fenêtre aussi : vert partout. Forêt, champs,  
étang.

« Madame? Madame? Répondez à nos ques-  
tions! » répètent incessamment des bouches.

La mienne reste scellée par les secrets. La honte.

La vie perd de son joli goût sucré, tout à coup.

Son haleine pue le rance.

Et son goût amer a repris à ce moment précis.

## XIX

*Devant le perron.*

JULES, *au Vieux*. On t'a apporté une pomme.

MAUDE. Oublie pas de me garder les pépins !

JULES. Tiens, le Vieux, danse !

*Il lui passe le casque à musique.*

LE VIEUX. Pitié, je suis vieux...

JULES. Silence, danse !

*Il s'amuse de voir le Vieux danser.*

MAUDE, *nez au ciel*. La Mère est où ? Je la vois plus.

JULES. Là ! Regarde !

MAUDE. Pourquoi elle a changé de place ?

JULES. On dirait qu'elle descend.

MAUDE. C'est peut-être qu'elle revient... Regarde, Jules, regarde là-bas ! Il y a une autre boule qui bouge ! Une grande ampoule, on dirait. Tu crois que c'est le soleil du ciel que la mère disait ?

JULES. C'est brûlant, attention !

MAUDE. Non, c'est beau ! Regarde, Jules, regarde, on dirait partout que les couleurs se réveillent ! Orange... Bleu... Jaune comme dans l'œuf... Marron comme tes yeux... C'est quoi ces petits points noirs si loin ? Des fourmis ?

JULES. N'aie pas peur. Je te protégerai.

MAUDE. J'ai pas peur. C'est gentil, une fourmi, la Mère a dit.

JULES. Le Vieux, lui, dit que c'est dangereux.

MAUDE. Faut croire qui, toi tu dis ?

JULES. J'ai jamais bien su.

MAUDE, *retirant le casque à musique des oreilles du Vieux*. C'est quoi ces points et ces taches qu'on voit, le Vieux ? Arrête de danser, explique !

LE VIEUX. Quels points ? Quelles taches ?

JULES. Là, loin devant !

LE VIEUX. C'est rien. Juste des prés, des vaches et des champs.

JULES. Et la vraie vie, c'est où ?

LE VIEUX. La vraie vie ?

MAUDE. La ville. La petite et la grande. Le marché, l'école, la rivière...

JULES. Les odeurs aussi. Toutes les odeurs...

LE VIEUX. Détachez-moi et je vous ferai voir.

MAUDE. Raconte d'abord. Après, on verra.

LE VIEUX. Vous verrez rien du tout, si je suis là.

MAUDE. On voit déjà mieux qu'avant.

JULES. Mieux que là au fond.

LE VIEUX. C'était pour votre bien. Maintenant y'a plus besoin, vous êtes grands. Vous pourrez vivre votre vie à la maison. Je te donne ma chambre, Jules. Celle qui a le grand lit et la cheminée. Maude, tu prendras la rose. Celle avec le berceau et le balcon. Elle est ici, la vraie vie, je vous dis ! Pas à la ville.

JULES. La Mère racontait pas comme ça.

LE VIEUX. Elle racontait des rêves et des histoires. Elle en savait rien vraiment. Comment elle aurait pu savoir ? Elle était avec vous, là-dessous.

MAUDE, à Jules. Faut croire qui, toi tu dis ?

JULES. Ça tape dans la tête.

MAUDE. Moi aussi, ça tape. Je vois tout blanc...

LE VIEUX. C'est la lumière du jour, elle va vous crever les yeux!

MAUDE. Ferme-les vite, Jules! Viens, viens te cacher avec les ombres...

*Ils partent tandis que le Vieux fulmine.*

LE VIEUX. Eh! Revenez! Suffit! Assez déconné! Enlevez-moi ce putain de machin! Y'en a marre, merde! Aië! Chié! Il serre, le cochon. Jules! Maude! Au secours!...

*La Mère arrive en poussant un vélo.*

LE VIEUX. Au se...! Putain, la Mère, c'est... toi? T'es... pas morte? C'est pas possible. Tu respirais plus, je suis sûr, je suis pas fou, j'ai bien vu! Jamais je t'aurais laissée si j'avais su. Quelle affaire!... Tu reviens d'où, au juste? T'étais où? T'as pas fait de conneries, j'espère. T'en as pas dit, non plus? Tu veux pas me causer? Je comprends. Faut te laisser le temps. Je suis content de te revoir, tu sais? Les jumeaux aussi vont être contents. Ils ont changé, tu verras. Ils... sont en pleine santé. Je m'en suis bien occupé et on s'est bien amusés durant tout ce

temps. Comme tu vois, on... joue au chien, ce matin. Un nouveau jeu. Ils l'adorent. Et toi? Tu racontes quoi? C'est merveilleux que tu sois revenue. Tu m'as manqué. Crois-moi, il était bien malheureux, le pauvre Vieux, sans sa Lune. Et moi? Je t'ai quand même manqué un peu? Un tout petit peu? J'ai beaucoup réfléchi, tu sais? Ce qui est fait est fait, c'est vrai. Mais crois-moi, y'a pas mal de choses que je regrette. Oui. Peut-être qu'un jour, tu me pardonneras. Ce serait bien. Hein, ce serait bien? Bon, assez parlé! Tiens, aide-moi à enlever ça. On va faire la surprise aux jumeaux, ce sera rigolo!

*La Mère lui passe devant et entre.*

## XX

JULES. Chut! Écoute! Tu entends?... Il y a des pieds qui marchent...

MAUDE. Le Vieux! Le Vieux a cassé le collier. Je veux plus faire sa lune, Jules. Tue-le!

*La Mère entre.*

MAUDE. La... Mère?

JULES. Elle est descendue! Je le savais!

LA MÈRE. Je suis là.

MAUDE. Pourquoi t'es partie ?

LA MÈRE. On ne se quittera plus. Je promets.

MAUDE. Tu aimes tes autres enfants plus que nous,  
le Vieux a dit.

LA MÈRE. Il se trompe. Je n'ai que vous.

JULES. Raconte, la Mère, raconte où t'étais.

LA MÈRE. Le Vieux m'a cru morte. Il m'a laissée  
avec les ordures à l'entrée de la petite ville.

MAUDE. C'est quoi les ordures ?

LA MÈRE. Des choses dont les gens ne veulent plus.  
Des saletés à faire disparaître.

JULES. Et c'est quand que t'es montée dans le ciel ?

LA MÈRE. Peut-être un peu à ce moment-là. Mais  
plus tard, j'étais réveillée et c'était tout blanc  
autour de moi. Il fallait que je me soigne. Ça a  
pris du temps.

JULES. T'avais la lèpre ?

LA MÈRE. La lèpre ?

MAUDE, à *Jules*. Mais non ! La lèpre, c'est la maladie des enfants de la pleine lune, le Vieux a dit.

JULES. Il a raison. Et comme on n'est plus des enfants, on risque plus rien.

MAUDE. Raconte encore, la Mère. T'as vu la vraie vie ?

LA MÈRE. Vous allez la voir aussi.

JULES. Quand ?

LA MÈRE. Tout de suite. Je suis venue vous chercher.

MAUDE. On va partir d'ici ?

LA MÈRE. Oui. On va vivre à la ville.

JULES. Avec le Vieux ?

LA MÈRE. Loin du Vieux. Le plus loin possible.

JULES. Et lui ? Il va où ?

LA MÈRE. Il reste là.

JULES. Avec le collier ?

LA MÈRE. On le fera détacher quand on sera en sécurité.

JULES. Faudra lui laisser des carottes et des pommes.

LA MÈRE. Si tu veux.

MAUDE. Tu vas nous montrer la petite ville que tu racontais ?

LA MÈRE. Celle-là et plein d'autres. On voyagera. Le Vieux nous retrouvera pas.

JULES. Ça brûle trop les yeux, là-dehors. Pourquoi on reste pas là ? Le Vieux me fait pas peur, je suis grand, maintenant. Regarde, la Mère, regarde comme je suis fort !

MAUDE. Très fort. Il est même revenu de la guerre vivant !

JULES. Maude aussi a grandi. Regarde, la Mère, regarde comme ses boules sont rondes !

MAUDE. Non, regarde pas ! Je veux pas.

LA MÈRE. Ma petite fille...

MAUDE. Touche pas. Ça fait mal.

JULES. C'est quoi qui coule ? T'es toute mouillée.

MAUDE. C'est sûrement la poupée. Le Vieux a dit qu'un jour, elle arriverait par là...

LA MÈRE. Allonge-toi, Maude, respire...

JULES. C'est quoi qui lui arrive ?

LA MÈRE. Reste près d'elle, Jules. Prends-lui la main. Je reviens !

MAUDE. J'ai mal, la Mère, pars pas !

LE MERE Pousse, souffle, respire, petite mère. J'arrive...

*La Mère sort.*

JULES. Pousse, souffle, respire. La Mère va revenir.

MAUDE. J'ai mal, Jules.

JULES. Oublie le mal, Maude. Multiplie !

MAUDE. 6... 6 x 6.

JULES. 36. 6 x 8 ?

MAUDE. Aaah !

XXI

*Devant le perron.*

*La Mère sort en courant.*

*Toujours enchaîné, le Vieux l'intercepte.*

LE VIEUX. Où tu vas comme ça ?

LA MÈRE. Lâche-moi !

LE VIEUX. Tu sens bon...

LA MÈRE. Lâche-moi, je te dis. La petite accouche, il lui faut de l'aide.

LE VIEUX. Je vais l'aider, moi. Je sais faire. Débarasse-moi de ça !

LA MÈRE. Tu la toucheras pas ! Jamais plus, tu entends ?

LE VIEUX. T'es jalouse, la Mère ? Jalouse de sa jeune chair tendre et ferme ? Si tu savais comme elle est douce...

LA MÈRE. J'aurais dû te les couper et te les faire avaler !

LE VIEUX. Oui, seulement tu l'as pas fait... Faut croire qu'elles te plaisent bien, hein, grosse salope ?

LA MÈRE. Lâche-moi !

LE VIEUX. Pour aller où ? Ta place est ici.

LA MÈRE. La place est pourrie. On mérite mieux !

LE VIEUX. Et qui vous logera, nourrira, protégera ?  
Ingrate !

LA MÈRE. On sera libres. On aura une vraie vie.

LE VIEUX. C'est toi qui le dis. Y'a pas de place dans  
l'autre monde pour toi et tes monstres. Votre vie  
est là. Tout près de moi. Vous êtes mes créatures  
à moi !

LA MÈRE. Non !

LE VIEUX. Détruis pas notre petite famille, la Mère.  
Réfléchis...

LA MÈRE. Ôte tes pattes de là !

LE VIEUX. Sens comme elles te caressent, te caressent  
doucement... Viens, ma Lune, viens fêter  
nos retrouvailles comme avant.

LA MÈRE. Tu as raison, le Vieux. Fêtons ! Viens,  
viens par là, je suis là. Je suis là, tu sens ?...

LE VIEUX. Oh, c'est bon ! Viens...

LA MÈRE. Je suis là. Je suis là, le Vieux... pour te  
les arracher et te les faire bouffer!

*Elle joint l'acte à la parole.*

## XXII

JULES. Ta poupée est sortie, Maude. Réveille-toi !

MAUDE. Je veux pas jouer. J'en veux pas. Elle est au  
Vieux, cette poupée, pas à moi. Mets-la dans  
l'eau avec l'autre. Elle est sale.

*Jules obéit.*

MAUDE. La Mère va revenir, tu crois ?

JULES. Je sais pas. Elle est déjà partie une fois. Pas  
dit qu'elle recommence pas.

MAUDE. Méchante, la Mère, si elle revient pas.

JULES. Je suis là, moi.

MAUDE. Oui. T'es gentil, toi.

JULES. Je suis fort. Je te protégerai. Tu resteras ici et  
je t'apporterai à manger.

MAUDE. Je voudrais voir la ville.

JULES. C'est dangereux. La lumière va te crever les yeux.

MAUDE. On ira la nuit.

JULES. Fait trop froid. T'attraperas la mort.

MAUDE. On ira avec des couvertures.

JULES. Oui, on verra...

*Il s'allonge à côté d'elle, puis sur elle.*

MAUDE, *qui le repousse et se relève.* Non, Jules. Pas ça!

JULES. Pourquoi? Pourquoi le Vieux et pas moi?

MAUDE. Parce que je veux pas. J'aime pas.

JULES. Méchante! Moi aussi, j'ai droit à la lune.

MAUDE. Arrête, laisse-moi!

JULES. Viens ici!

MAUDE. Non!

*Elle trébuche, tombe et s'énuque.*

JULES. Maude ? 6 x 9, Maude, répond. C'est facile...  
6... 6 x 9, Maude, 6 x 9. Relève-toi, allez, on fait  
la paix...

*Il flanque un coup de pied dans sa sœur qui ne bouge plus.*

JULES. Pourquoi ? Pourquoi le Vieux et pas moi ?

*Il se tapit dans un coin.  
Échevelée, maculée, la Mère revient.  
Elle erre dans la pièce. Long temps.*

JULES. Je suis triste, la Mère, malheureux. Regarde,  
regarde mes yeux.

LA MÈRE. Ils sont rouges.

JULES. Rouges de colère et de chagrin.

LA MÈRE. Pauvre Jules.

JULES. Pauvre Jules, oui. Viens, viens, la Mère, te  
coucher près de moi. Viens, viens là tout près  
consoler la colère triste du petit homme.

LA MÈRE. Pas comme ça, non.

JULES. Pourquoi ? Pourquoi toujours le Vieux et pas  
moi ? Pourquoi ? Pour... ?

LA MÈRE. Tais-toi, Jules, tais-toi.

*Elle le serre fort, trop fort, contre ses seins.*

### XXIII

LA MÈRE. Passe une lune et j'attends.

Passe une deuxième lune et j'attends.

À la troisième lune, le nouveau monde me punit.

Gris. Tout est gris. Lit, chaise, table, barreaux.

Gris partout. Cour, grillages, couloirs.

« Tu vas pourrir ici, salope! » crache une bouche dédaigneuse.

Elle ressemble à celle du Vieux.

Dans la mienne, un drôle de goût, tout à coup. Un léger goût salé qui me rappelle le sang. Celui du père, du fils, de la famille.

Et c'est à ce moment précis que je m'éclipse de la vie.

*Elle disparaît.*